

louis brousseau, dit laverdure



Né en 1891, décédé en décembre 1975, Louis Brousseau, dit Laverdure était Croix de guerre 1914-18, médaille de Verdun, officier du Mérite agricole, médaille des Vieux serviteurs. Cette énumération est en elle-même l'itinéraire d'une vie.

Il débute comme valet de chiens chez le vicomte de Chabot, à Villefut en Maine-et-Loire, où son père est fermier, puis part pour son service militaire en 1912... jusqu'en 1918. Cavalier héroïque, il charge à la lance contre l'envahisseur, a trois chevaux tués sous lui, est blessé par lance au bras gauche. Après ces exploits guerriers, il retourne à sa passion : la Vénérie. Second à l'Equipage de M. de la Motte Saint Pierre de 1919 à 1920. Il se marie et entre comme premier piqueux de chevreuil chez M. de Launay qu'il suit lors de son association avec M. Roger Laurent à la Ferté-Vidame. En 1926, le comte H. d'Andigné achète les chiens... et le piqueux pour chasser à Vouzeron que Laverdure ne quittera plus pendant cinquante ans. De multiples ennuis financiers font se succéder les maîtres d'équipage, Laverdure heureusement tient et demeure.

Puis, 1940 : 64 chiens au chenil, les 32 plus vieux sont fusillés, Laverdure en est physiquement malade pendant une semaine ; mais il tiendra, seul, sans aide, sans argent et maintiendra la souche qui permettra de reprendre les laisser-courre de Vouzeron en 1945 sous la maîtrise de M. Foucher, puis du comte de Souzy, de M. Pastré, de la marquise de Brissac, de M. Barbellion, puis du prince Ch. d'Arenberg. Laverdure les verra disparaître les uns après les autres, puis confiera à son fils Guy le lourd héritage d'un des plus grands piqueux de la Vénérie française.

le serviteur d'un art

Comme tous les hommes qui ont la passion d'exceller dans leur profession ou leur état, Laverdure inspirait des sentiments d'estime et d'affection. Ce sont ceux-là que je lui conserve et qui m'ont fait éprouver une réelle tristesse en apprenant qu'il n'était plus présent au cœur de la forêt.

Ce grand piqueux était plus que le serviteur d'un équipage ; il était le serviteur d'une millénaire tradition, le serviteur de cet art de Vénérie qui réclame de l'intelligence, de l'endurance, du courage, un don aigu d'observation, une connaissance profonde de la nature, une connivence intuitive et quasi viscérale avec les animaux nobles, les chevaux, les chiens, les bêtes de chasse. Faire le bois, avec Laverdure, dans les aubes gelées de Sologne, l'entendre conduire le travail des chiens sur un change, l'observer pendant le cérémonial d'une curée, donnait l'impression d'entrer de plain-pied dans le **Livre des Chasses** de Gaston Phébus.

Il a formé plusieurs générations de piqueux, à commencer par son fils ; mais je pense qu'il a aidé aussi plusieurs générations de veneurs à se former. Il avait l'expérience, il savait.

Cet homme rude était sans brutalité ni cruauté. Il avait trop d'honneur pour cela et prouvait bien, en chaque geste de sa fonction, que la Vénérie n'est ni un spectacle ni une boucherie, comme beaucoup veulent aujourd'hui le croire, mais la perpétuation, à la fois sport et rite, d'un des premiers actes réussis de l'intelligence humaine.

Je n'avais pas revu Laverdure depuis bien des années. Et pourtant comme il reste précis dans ma mémoire ! Ainsi, je le revois, la toque sur le cœur, à un rond-point de la forêt de Vierzon, faisant son rapport à M. de Vauréal, octogénaire toujours souriant.

Ainsi, je le revois, dans le parc de Chambord embrumé, un jour d'immédiat après-guerre, où nous fûmes pratiquement seuls, lui et moi, avec des chiens pas encore créancés, et où fut pris un grand daguet particulièrement obstiné.

Ainsi, je le revois encore, le visage ruisselant de larmes, sonner les derniers honneurs devant la tombe, bien trop prématurément ouverte, de la Marquise de Brissac.

La destinée de notre ami Laverdure compte à mes yeux parmi les vies réussies et enviables ; il eut cette merveilleuse chance de pouvoir faire de bout en bout, et à la perfection, le métier pour lequel il était doué et qu'il aimait.

Maurice DRUON,
de l'Académie Française.

L'homme auquel je rêvais de ressembler

S'il fallait « rendre hommage » à un homme exceptionnel, dire ce que fut sa carrière, disserter sur ses dons, analyser sa science et son métier, il y aurait un ouvrage à écrire sur Louis Brousseau, dit Laverdure, et, finalement, bien peu d'enseignements à en tirer.

Quand l'improvisation, le génie du moment et du lieu, la sensibilité, l'inspiration et même l'humour s'ajoutent au savoir et au talent, il reste à ceux qui ont eu le privilège de le connaître, de le regarder faire, de l'apprécier, de l'admirer, de tirer la seule leçon qu'un tel homme puisse donner et qui dépasse de très loin son activité propre. Car tout ce qu'était Laverdure ne se trouve ni dans un métier, ni dans une éducation, ni dans tel ou tel milieu social, c'était ce don qui vous fait par

miracle quelqu'un d'exemplaire du premier au dernier jour.

L'exemple de Laverdure est facile à voir, plus difficile à suivre : c'est la noblesse, celle de chaque geste, de la subtilité et de la délicatesse du cœur, de la politesse raffinée et des manières parfaites qui lui permettaient de pratiquer en virtuose l'art de l'insolence. C'était aussi un homme plein de gaieté et d'imprévu.

Si, au nom de l'Equipage de Vouzeron, son équipage, son œuvre, j'ai le privilège de célébrer sa chère mémoire, c'est parce que je le connais depuis ma naissance et qu'il a été l'émerveillement de mon enfance, l'homme auquel je rêvais de ressembler, dont la seule présence non seulement me comblait, mais encore m'obligeait à être un peu moins lâche, un peu moins prétentieux, en un mot, un peu meilleur, un peu plus digne de son amitié.

Dans la force de son âge, cet homme courageux et énergique me fascinait, ainsi que sa voix qui, répondant à celle de ses chiens, était ce qu'on pouvait entendre de plus émouvant en forêt.

Puis ses forces, soudain épuisées par cette vie rude et sans répit, lui manquèrent et, dans une retraite qui lui pesait et l'humiliait à la fois, il sut encore faire face et porter beau. Et enfin, dans la vie recluse à laquelle l'obligeait la vieillesse, encore et toujours il faisait un dernier effort pour que chacun fût à l'aise avec lui.

Peu d'hommes furent plus dignes d'affection et de respect, plus remarquables dans leur métier. Laverdure, pour ceux qui l'ont connu, est inoubliable, pour les autres il est légendaire et, pour tous, toujours vivant.

Sa femme et ses fils savent bien qu'un personnage aussi hors du commun, échappe un peu à sa famille et appartient aussi à tous ceux qui partagent aujourd'hui leur peine parce qu'ils l'estimaient et l'aimaient comme un des leurs.

Henri d'ORIGNY.
Janvier 1976.

N.B. — Laverdure est l'auteur du chapitre « Le courre du cerf » dans l'encyclopédie de la Vénérie Française d'Olivier Perrin (1961). Il a été également, avec ses chiens, la vedette de la Grande Meute, d'après P. Vialar, tournée à Vouzeron en 1944.